

Voyage à Moscou.

CLT, Numéro 36, décembre 1988.

C'est grâce à l'entremise de Louis Astre qu'Isabelle Longuet et moi-même, de fait une délégation de l'Institut Léon Trotsky, avons eu la possibilité de nous rendre à Moscou dans le cadre de l'initiative du comité parisien de France-U.R.S.S., Paris-Moscou 1988. Bien entendu, nous avons tous deux à prendre dans la capitale de l'U.R.S.S. des contacts professionnels et nous l'avons fait, mais il faut souligner que j'étais invité et reçu en toute connaissance de cause et que les responsables soviétiques qui m'ont donné le visa savaient qu'ils le donnaient à un militant qui est en même temps l'historien de Trotsky, que je comptais retrouver à Moscou les familles ou amis de Trotsky, notamment l'une de ses petites-filles que nous savions vivante et que je comptais également prendre contact avec les Soviétiques qui souhaitent retour dans l'Histoire, réhabilitation et publication de Trotsky en U.R.S.S. C'est sans doute un indice intéressant que de constater que les autorités d'U.R.S.S. - France, à la suite de celles de France - U.R.S.S., ont mis à notre disposition les moyens matériels dont nous avons à certains moments besoin et particulièrement une voiture, qui nous a valu bien des plaisanteries de nos compagnons de voyage, puisqu'il s'agissait d'une limousine Volga noire avec chauffeur.

J'ai rencontré assez longuement I.N. Afanassiev, le directeur de l'Institut d'Histoire et des Archives, qu'il n'est pas besoin de présenter. Je pense qu'il s'agit d'un des hommes les plus lucides que connaisse l'U.R.S.S. aujourd'hui. Il circule à Moscou un texte signé de lui et d'autres comme Sakharov, protestation contre les réformes constitutionnelles octroyées qui ne donnent nullement la parole au peuple. L'historien nous a expliqué la situation dans le domaine des archives : celles-ci ne sont pas ouvertes et on s'occupe actuellement en haut lieu de déterminer les conditions dans lesquelles elles le seront. Nous savions par ailleurs que plusieurs auteurs, le dramaturge Chatrov, l'historien Loginov, ont eu accès aux deux fonds d'archives les plus utiles, le Fonds Staline et le Fonds KGB. D'autres, notamment ceux qui ont la charge de rédiger une partie des manuels nouveaux y ont accès sur demande et au coup par coup. I.N. Afanassiev nous a parlé également de ma biographie de Trotsky : il est persuadé que tous les membres historiens de la commission éditoriale du Progrès seront en faveur de sa publication en russe, mais ne pense pas que la commission du bureau politique qui « *révise l'Histoire* » et prononce les réhabilitations puisse y être favorable dans l'immédiat. Je l'ai également entretenu de nos travaux et recherches dont il nous a assuré qu'elles soulèvent un immense intérêt parmi les chercheurs et les étudiants soviétiques privilégiés qui les connaissent.

La deuxième partie de notre tâche était plus difficile. Il s'agissait de retrouver une petite-fille de Trotsky, la fille de Zinaïda, donc la sœur aînée de notre ami Sieva, Esteban Volkov, qui vit au Mexique. En vérité ce fut dérisoirement facile. Une amie de la famille, rencontrée quarante-huit heures après notre arrivée, nous a donné son numéro de téléphone et, bien que malade, elle nous a reçus. Il m'est impossible de décrire la joie de cette dame de soixante-trois ans, privée de nouvelles de son petit frère — dont elle serrait la photo dans ses doigts — depuis cinquante-huit ans. Il m'incombait de l'informer, cinquante-cinq ans après, des conditions de la mort, par suicide, de sa mère. Puis-je dire tout de même que je ressentais, au fur et à mesure que je parlais, les ravages monstrueux du stalinisme dans mon corps même et dans le caractère barbare d'une telle situation ?

C'était le mardi 15 novembre que nous avons appris l'adresse téléphonique d'Aleksandra. Ce jour marqua le point de départ de notre fantastique périple dans le passé et le présent et constitue sans doute le point le plus élevé de ma vie de militant et d'historien, les heures les plus belles, les plus chaleureuses, les plus exaltantes qu'il m'ait été donné de vivre jusqu'à présent.

C'est par le correspondant du Monde, Bernard Guetta, que nous avons eu l'information, le lundi 14 : il allait se tenir le lendemain 15 novembre à la Maison de la Culture de l'Institut d'Aviation (MAI) une réunion publique organisée par le groupe Mémorial consacrée à Trotsky et à la nécessité de sa réhabilitation. Les 400 billets d'entrée avaient été vendus en deux jours sans la moindre publicité. La salle était bondée : cinq cents personnes environ et des centaines n'ont pu assister. C'est mon livre, brandi par moi à bout de bras, qui nous a frayé un chemin dans la foule et conduit au premier rang de l'auditoire dans une intense curiosité. A l'entrée, nous avons seulement entr'aperçu les panneaux avec des photos que nous connaissions bien, de Trotsky, de Léon Sedov, de leurs proches compagnons et camarades.

La réunion était présidée par un jeune universitaire V. Lyssenko qui l'a fait avec un calme olympien et un sang-froid exceptionnel face aux provocateurs de l'organisation *Pamiat*. A ses côtés, le professeur S.S. Dzarasov, orateur fougueux, économiste, Iouri Heller, qui a parlé surtout de l'histoire de la guerre civile, l'historien Boulgakov, Igor, le fils du vieux-bolchevik Ossip Piatnitsky, et Nadejda Joffé, fille d'A.A. Joffé, ami de Trotsky, grand diplomate, qui se suicida en 1927 en signe de protestation contre la politique de Staline qui privait en outre ce grand malade de la possibilité de se soigner.

Dans le public, des gens de tout âge et de toutes conditions depuis les intellectuels et les étudiants et lycéens jusqu'aux enseignants en passant par les travailleurs jeunes ou vieux. Il y avait aussi une douzaine de personnes de mon âge qui portent des noms du Gotha des vieux bolcheviks : Lomov, Lominadzé, Antonov-Ovseenko, Smilga, Vuyovié, d'autres sans doute, et cet ouvrier anonyme qui s'est dit « *vieux trotskyste* » avant de nous embrasser et qui, pris de remords, nous a laissé son numéro de téléphone.

Il y avait aussi les gens de *Pamiat*, chauvins russes, xénophobes, antisémites, une poignée de réactionnaires fascistes enragés qui essayaient une fois de plus de régler leurs comptes avec leur ennemi numéro 1. La séance a été interrompue quelques minutes pour expulser avec ménagements mais fermeté ceux d'entre eux qui sabotaient par le bruit. Quelques-uns de leurs orateurs ont essayé de monopoliser la parole pour parler des « *crimes de Trotsky* », justifier leur antisémitisme par la haine que les révolutionnaires portent aux Russes, etc.

La tribune a présenté Trotsky. Boulgakov a résumé sa biographie, rappelé dates et faits. Iouri Heller s'en est pris une à une aux légendes anti-trotskyistes qui circulent actuellement dans la presse en U.R.S.S. à propos de la Guerre civile et du rôle de Trotsky à la tête de l'Armée rouge. Igor Piatnitsky a donné des citations de Boukharine au temps où il justifiait la révolution permanente, de la correspondance entre Lénine et Trotsky montrant la confiance qui existait entre les deux hommes. Nadejda Joffé, contemporaine et camarade d'école de Sedov, a évoqué l'homme Trotsky à travers ses souvenirs. Dzarasov a brillamment polémique contre les gens de droite.

Parmi les intervenants, Galina Antonov-Ovseenko, avec une fougue exceptionnelle, a parlé de son travail de recherche : « *Le Trotskysme, c'est ma vie. J'étudie ma propre histoire et celle de notre pays. Je ne cherche que la vérité* ». Tatiana Smilga, elle aussi oratrice inspirée, a commenté en évoquant ses souvenirs d'enfant : « *Mon cœur bat à l'écoute de l'évocation de Trotsky* ». Elle a raconté la manifestation de la gare d'Iaroslav lors de l'exil de son père, et la figure du bon géant Mouralov : « *ça c'était du romantisme. Mon dieu, où est-il ?* » Et de Trotsky qui la consolait dans ses chagrins d'enfants, « *cultivé, charmant, gentil* ». Boulgakov l'a appuyée ; Trotsky était profondément humain, mais il avait conscience de son devoir révolutionnaire. Une historienne — dont le nom nous a échappé — s'est réjouie de la volonté de restaurer la vérité et a revendiqué plus d'information sur Trotsky homme politique. Piatnitsky, en réponse, a expliqué la théorie de la révolution permanente, a souligné les responsabilités historiques de Zinoviev et Kamenev, « *premiers responsables des déformations* » selon lui. Il a reproché à Trotsky de n'avoir pas donné un contenu au bloc avec Lénine, après la maladie de ce dernier, d'avoir « *louvoyé* », au sommet, après la mort de Lénine. Obolgaiev, apparemment un historien, a critiqué l'article de Trotsky accusant Staline d'avoir empoisonné Lénine, revendiqué la publication des écrits de Trotsky

dont, dit-il, « *les analyses sont encore actuelles* » en particulier les positions sur la bureaucratie. Il a souligné qu'il fallait « *aborder tout cela tranquillement* » et ne jamais oublier qu'il « *n'y avait aucune fatalité dans ce qui s'est passé* ».

L'économiste Victor Chelnis a abordé la question de la réhabilitation de Trotsky, qui lui semble bien éloignée aujourd'hui et il accuse les historiens, en rangs serrés devant les mensonges qui leur ont valu leur situation, « *dernier carré qu'ils défendent pour la défendre* »... Un des derniers intervenants, Aliocha Zverev, a demandé ce qu'étaient devenues les archives de Trotsky, fait allusion aux documents de la IV^e Internationale et s'est déclaré prêt à aider ceux qui désireraient lire *Ma Vie* ou *La Révolution trahie*, qu'il possède.

J'ai eu l'honneur d'être le dernier orateur à cette réunion. Me présentant comme « *trotskyiste, historien, professeur* » depuis plusieurs dizaines d'années, j'ai parlé de notre travail à l'Institut brièvement et répondu longuement à Zverev sur la question des archives. J'ai ensuite apporté notre appui à ceux qui luttent en U.R.S.S. aujourd'hui pour Trotsky et contre « *les assassins de la mémoire* » et offert mon livre à Nadejda Joffé. Elle a répondu que, de ses quatre-vingt ans de vie combattante, mon cadeau était le plus beau qu'elle ait jamais eu. On comprendra mon émotion en cette soirée mémorable, d'être applaudi à Moscou sur un tel sujet.

Nous voulons faire mieux pour l'information de nos lecteurs que ce résumé des notes prises par Isabelle sur la réunion du 15 novembre. Cette dernière a été enregistrée, nous aurons une copie dans quelques semaines et nous publierons une traduction du procès-verbal de cette réunion qui s'est terminée par une résolution revendiquant la réhabilitation de Trotsky, sa réintégration dans le parti et la nationalité soviétique, la publication de ses œuvres. Nous avons aussi des promesses de Soviétiques pour les Cahiers Léon Trotsky : études par des historiens, témoignages par des militants. Il y a bien des difficultés sur cette route, mais nous ferons tout pour les surmonter.

Nous sommes bien plus avancés que lorsque nous avons posé, voici dix ans, la première pierre de l'Institut Léon Trotsky — et c'est un sujet de grande satisfaction.

Si vous êtes contents comme nous, alors soyez fidèles-nous et surtout gagnez de nouveaux abonnés !

P.S. de la rédaction — Pierre Broué nous adresse copie du texte qu'à la demande de l'Évènement du jeudi il lui a adressé pour parution dans le numéro du jeudi 8 décembre 1988. La rédaction de cet hebdomadaire s'est crue autorisée à pratiquer des coupures et surtout à modifier l'articulation d'un texte dont les deux parties n'étaient pas destinées à être présentées séparément. On trouvera donc ci-dessous ce texte sans modifications.

Moscou novembre 1988

Aleksandra Zakharovna est devant nous. Son visage émacié porte les traces de la maladie et ses yeux celles de l'angoisse et de la peur. Son rêve le plus fou — celui qu'elle a caressé pendant cinquante-huit ans — est en train de devenir réalité avec la visite de ces deux Français qui l'ont retrouvée, elle, la petite-fille de Trotsky, et qui viennent lui parler de son frère, ce Siéva dont ils sont les amis et qu'il a chargés de la retrouver.

Ce n'est pas elle qui parle. C'est moi. Elle se tait depuis un demi-siècle. Il n'y a que trois mois qu'elle a enfin osé dire qu'elle était la petite-fille de Trotsky et elle n'était pas certaine de n'avoir pas été imprudente. Tant d'années de peur laissent la marque de l'angoisse.

C'est moi qui parle. C'est juste que ce soit moi qui parle. Je suis l'historien de Trotsky. Je lui dois le récit de la vie et de la mort des siens, au-delà du temps, au-delà de la barbarie infinie des geôliers staliniens.

Je lui dis que sa maman n'a pas « *fait le choix de Sophie* », qu'elle ne l'a pas abandonnée, qu'elle s'est suicidée parce qu'elle était malade, dans une crise affreuse de désespoir, séparée d'elle pour toujours, de son mari, de son pays, de sa mère à elle.

J'entends ma voix qui raconte, un peu sèche, presque officielle et pourtant la révolte me saccage. Cette femme a soixante-trois ans. La petite fille avait huit ans quand sa maman est morte. Cinquante-cinq ans à attendre pour savoir quand et comment, à attendre pour n'être plus un chien qui ne sait rien de la mort de la chienne qui l'a mis au jour : le sort de l'humanité pour Staline.

Aleksandra Zakharovna, vos mains tourmentées, vos yeux clairs et tant d'angoisse, vos beaux habits pour être assise sur le bord de votre lit. Vous avez payé cher d'être la petite-fille de Trotsky et le bonheur qui vous vient aujourd'hui par notre présence est presque comme une ironie grinçante de l'histoire.

Pourtant Siéva vous téléphonera. Votre petit frère viendra... Votre grand-mère, la babouchka Aleksandra Lvovna, avait peut-être tort de penser que Staline vous exterminerait tous. Vous avez survécu.

Nous sommes soixante et onze ans après la révolution d'Octobre. Je vous regarde et je pense à Trotsky flamboyant à la tribune...

Je suis à Moscou. Je tiens dans mes mains la biographie de Trotsky qui est le couronnement de trente années de travail. Je viens de parler des archives de Trotsky et de Sedov, de Harvard et de Hoover, des « *assassins de la mémoire* » qui restent à confondre en U.R.S.S. Nous sommes le 15 novembre 1988. Je suis devant un auditoire de plusieurs centaines de personnes, dans la salle de l'Institut d'Aviation. On m'a applaudi quand j'ai dit que j'étais trotskyste, on m'a applaudi quand j'ai montré mon livre, on m'a acclamé quand je l'ai offert à Nadejda Joffé. On nous a acclamés quand elle l'a brandi devant la salle en affirmant de toute sa conviction : « *Au cours de mes 82 ans de vie, jamais cadeau ne m'a fait autant de joie* ».

Nous sommes le 15 novembre 1988. La réunion se termine. Je suis entouré. Tatiana Smilga — quelle oratrice — me dit que je suis un vieux-bolchevik — quel honneur. Ignati K. me glisse son numéro de téléphone : ce très vieil ouvrier est, me dit-il, un vieux trotskyste. On me serre la main, on me tape sur l'épaule, on me secoue, on rit, on sourit, on me presse.

Pendant trente années, j'ai vécu dans les papiers au milieu d'hommes et de femmes que je ne connaissais pas toujours par leurs photos. Ces « *enfants d'ennemis du peuple* » qui m'entourent s'appellent Joffé, Piatnisky, Antonov-Ovseenko, Lominadzé, Smilga. Ils sont vivants, ils sont rescapés. Ils parlent fort et leurs yeux brillent. Les jeunes les regardent avec respect et admiration. Galina Antonov-Ovseenko a dit que le trotskysme, c'était sa vie, l'histoire de son pays. C'est celle de la révolution d'Octobre, de Lénine et Trotsky, de l'Armée rouge des soviets d'ouvriers, de paysans et de soldats.

Les jeunes tendent la main vers ces vieux. Ils vont apprendre d'eux, ils revendiquent, ils exigent la vérité. Ils sauront la conquérir. Je pense que nous les avons aidés, que les années de travail silencieux n'auront pas été vaines, qu'elles aideront ces anciens forçats à apprendre à la jeunesse à connaître son passé et construire son avenir.

C'est bon d'être historien quand l'histoire vous offre un moment pareil. C'est bon que l'histoire sache reprendre son cours.